

Sergio Kokis, Robert Lalonde, Maurice Henrie

Michel Lord

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2013). Compte rendu de [Sergio Kokis, Robert Lalonde, Maurice Henrie]. *Lettres québécoises*, (151), 40–41.



SERGIO KOKIS

Culs-de-sac

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2013, 250 p., 27 \$.

Un bouillonnement narratif

Vingt ouvrages en presque vingt ans, dont ce deuxième recueil de nouvelles, font de l'œuvre de Sergio Kokis l'un des plus prolifiques auteurs québécois et certainement l'un des plus fascinants, tant il excelle dans l'art de raconter.

Le titre, *Culs-de-sac*, renvoie à des situations sans issue, ce qui devrait faire de ce livre un recueil dit thématique. Sans doute, mais les situations sont tellement variées qu'on oublie presque cette trame de fond. Le tragique domine évidemment, la mort étant souvent au rendez-vous dans ces quinze nouvelles de bonne longueur, sans qu'on puisse reprocher à aucune d'entre elles d'avoir des longueurs. Le discours file, nous capte, Kokis étant un véritable magicien du verbe. Cela est d'autant plus étonnant que le français n'est pas sa langue maternelle, mais le portugais, l'auteur étant natif du Brésil.

La nouvelle qui ouvre le recueil, « La confession d'un sous-officier », seule à être parue précédemment en revue, se passe d'ailleurs au Brésil, dans une prison de Niteroi, où un homme révèle une triste vérité à son juge d'instruction avant de s'enlever la vie. Le motif du suicide revient dans « Obsessions », alimenté paradoxalement cette fois par la peur d'être tué, tandis que ce sera un meurtre sordide qui clôturera le recueil, deux soldats croates coincés dans une tranchée improvisée (« Dans un trou d'obus ») se livrant le combat ultime.

Le cul-de-sac est plus subtil dans « Une soirée théologique ». Le narrateur y offre une véritable joute verbale entre un peintre, *alter ego* de Kokis (il a peint l'irrévérencieux *L'enfant Jésus sur le pot*, œuvre de Kokis qui orne la page couverture), et des religieux protestants plutôt orthodoxes, le peintre iconoclaste s'amusant à les scandaliser en refaisant le portrait de la Bible, surtout de la Genèse. Kokis pratique ici la réécriture joyeusement carnavalesque et iconoclaste de ce que Northrop Frye appelait *le Grand Code*.

Dans certaines nouvelles, le narrateur renvoie à la littérature elle-même, à ses formes et fonctions, il évoque même les travaux de Vladimir Propp dans « L'amour au temps des vierges » pour rappeler que « les structures des contes sont en nombre fini et [qu']elles se répètent sous des formes distinctes, tout en servant à raconter des histoires similaires » (p. 56). C'est dire que Kokis n'est pas dupe, mais qu'il sait magnifiquement camoufler les limites de l'art narratif. Cela est illustré de manière éloquente dans « La page blanche », le narrateur — autre figure de l'auteur, non en peintre mais en écrivain cette fois — faisant pour ainsi dire la leçon à un professeur de littérature empêtré dans les théories et incapable d'écrire le roman dont il rêve. Le narrateur romancier lui donne alors sa recette, toute simple : « Je m'abandonne au charme hasardeux des narrations qui me font rêver. » (p. 222-223)

Le motif de l'écrivain réfléchissant fort librement au processus de la création revient sous forme fantastique dans « Une pipe ensorcelée », l'objet du titre permettant au fumeur d'accéder par fragments à un monde apparemment imaginaire mais bien réel. Le récit qu'il fait au narrateur conduit ce dernier à dévoiler son propre processus de création : « Les images me viennent aussi brouillées et morcelées au début, sans suite chronologique précise, en sortant de nulle part. [...] C'est par un



SERGIO KOKIS



effort conscient de mise en ordre que je réussis ensuite à les agencer selon un fil narratif.» (p. 149-150)

Ces quelques remarques sur certaines des nouvelles de ce recueil ne donnent qu'une mince idée de ce qui s'y trouve. J'ai surtout voulu montrer que si, à quelques occasions, se glissent des réflexions sur l'art d'écrire, cela ne fait qu'ajouter au bouillonnement narratif

que représentent ces nouvelles où s'entremêlent, dans un suspense hypnotisant presque continu, raison et folie, autant qu'amour et haine, vie, mort et les figures de leurs transformations. Même si Sergio Kokis se voit sans doute comme le narrateur de « La page blanche » pour qui « l'écrivain ou le peintre sont de simples artisans » (p. 215), il offre ici un recueil qui relève du grand art.



ROBERT LALONDE

Sept oiseaux, mon père et moi, illustrations de René Derouin

Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, coll. « Collection 2 », 2012, 64 p., 9,95 \$.

Un lieu de beautés naturelles et enchantées

Amant de la nature et de sa faune depuis sa tendre enfance, Robert Lalonde se définissait dans *Le vacarmeur* (1999) comme non « pas tireur, mais "vacarmeur", celui qui n'aperçoit pas la bête qu'il traque, mais la cherche, la devine dans les limbes de la fardoche » (p. 30). *Sept oiseaux, mon père et moi*, splendidement illustré par René Derouin, est comme la continuation de ce beau vacarme.

Ce qui se donne à lire comme « court bestiaire » et « leçons de choses, dérive dans les champs, les bois et sur la rivière à la poursuite de l'oiseau rare » (quatrième de couverture) est également un petit recueil de sept nouvelles qui s'apparentent au poème en prose tissant de fines variations sur des oiseaux du cru. Toujours en compagnie de son père, le narrateur, garçon plongé dans sa prime jeunesse, s'émerveille devant le spectacle visuel et sonore qu'offrent des oiseaux



ROBERT LALONDE

beaux et intelligents qui s’amusent comme le huart « à sombrer et à rejaillir, poussant sa clameur d’assassiné » (p. 28) et qui enseigneront au garçon qu’« on peut mourir et naître dans le même chant blessé » (p. 29). Le moqueur polyglotte lui enseigne de son côté à faire de la musique. Par un



beau jour où « [l]e soleil naufrage dans les pins » (p. 31), son père lui révèle que l’engoulement est « un buveur de brise » (p. 35), alors que pour le fils, le père « n’est pas un homme, mais un grand buveur de nuit, soûlé de savoirs multiples, qui invente la vie, parfumant l’air d’un grisant effluve de tabac et de foin coupé » (p. 36). Devant le spectacle des amours du garrot, le narrateur se retrouve face à un mystère :

Énigme encore, qui me lance aussitôt, aveugle, dans le lointain printemps de mon avenir, où m’attendent une confusion de mots et de gestes et surtout l’autre, l’espéré, l’inattendue [sic], qui un jour va m’encercler, soupirer, se taire et me défier. (p. 44)

Ce sont là les derniers mots de ce recueil magnifique qui nous rappelle, si on ne le savait pas déjà, où l’imaginaire de Robert Lalonde prend sa source. Un lieu de beautés naturelles et enchantées.

☆☆ ½

MAURICE HENRIE

Petites pierres blanches

Ottawa, David, coll. « Voix narratives », 2012, 214 p., 23,95 \$.

De petites pierres trop blanches ?

« Ce seizième ouvrage [...] prend racine dans le vrai monde » (quatrième de couverture). Voilà une affirmation bien légère pour décrire ces 44 « petites pierres blanches » qui marquent le territoire de l’imaginaire de Maurice Henrie.

Non pas que l’on tienne à ce soi-disant « vrai monde », bien au contraire, mais est-ce le cas dans « Héros » où l’accent est mis sur l’absurde d’une situation dans laquelle un homme revient d’un désert où il cultive une seule rose ? Le peuple (lequel ?) l’acclame,



MAURICE HENRIE

veut en faire son héros, son dieu, sans aucune raison. L’homme refuse malgré les objurgations d’un grand-prêtre. Cette nouvelle clôt la première des sept sections du recueil consacrées aux « Voyages », dont celui de ce « héros » est un bien curieux exemple.

La première nouvelle de la section suivante, « Humour », est intitulée « Sexe » et prend la forme d’une fable où un loup et un agneau dialoguent. L’un veut manger l’autre, qui lui offre plutôt de la ratatouille, mais le loup avoue qu’il préfère faire l’amour, ce que l’agneau trouve bête. Du La Fontaine nouveau genre ? C’est dire que certains textes de ce recueil peuvent paraître bien loin du monde, vrai ou faux.

Parfois la logique en prend aussi un coup, comme dans « Écouteurs » : un homme y fait la leçon à un autre parce qu’il a toujours des écouteurs dans les oreilles bien que ce ne soit pas pour écouter de la musique, mais pour se couper du monde, ne rien entendre de ses bruits qui ne lui « sont même pas destinés », alors qu’il dira un instant plus tard : « Mais ils me concernent tous ! » (p. 179) Faudrait s’entendre.

La plupart des nouvelles, presque toutes de quatre pages, ne sont pas de cette eau, mais elles n’ont pas la force des textes que l’on trouvait dans les recueils antérieurs. Peut-être est-ce dû au fait que l’écriture est trop blanche — pas assez écrite — et que les motifs du vide et du rien refont surface très souvent ? Ils forment même la matière, mais surtout la manière évanescence des deux dernières nouvelles. Dans « Château », deux personnes tournent autour d’un château et, y entrant, n’y trouvent que du vide puis repartent. Sans plus. La nouvelle de clôture, « Corridor », met en discours un homme qui se retrouve quelque part sans savoir d’où il vient ni pourquoi il est là. Il se met à marcher sans fin dans un corridor dont il espère qu’il « déboucher[a] sur la lumière » (p. 211). Une allégorie bien banale de la vie...

Il y a aussi une pierre plutôt noire et gênante. Dans « Musée », le narrateur trace le portrait d’un ami comme si ce dernier était parfait, un chien de race, exemplaire, très intelligent, alors qu’il s’agit d’un collaborateur fédéral dans une des campagnes du Non contre l’indépendance du Québec. C’est ici que, irrémédiablement, les imaginaires québécois et canadien-français se séparent.

On comprendra que, cette fois, je ne suis pas tombé sous le charme de l’écriture de Maurice Henrie, correcte mais sans grand relief. On y retrouve toutefois comme un fragment émouvant de son premier recueil, *La chambre à mourir* (1988), dans « Théo », avec ce grand-père qui ne parlait pas mais qui, malgré l’inexistence de son discours, avait toute la sagesse du monde. Au bout du compte, ces « pierres » m’ont paru un peu trop « blanches », sans parler de la noire, négatrice de l’idée du pays québécois, sans doute fictive mais infamante. Faut-il en rire ou en pleurer ?